

Les étudiants unis autour du **Prix littéraire** des collégiens *Page F 2*



Une captivante biographie de la romancière **Clarice Lispector** *Page F 6*

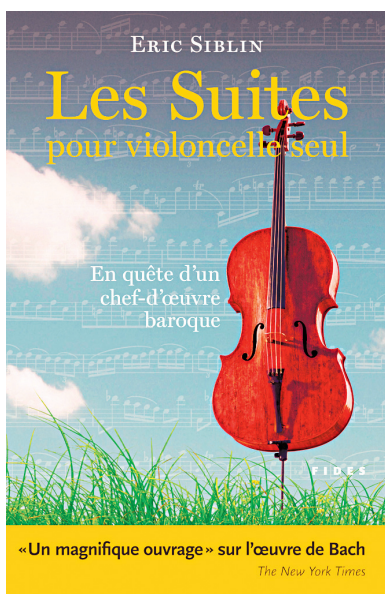
LIVRES

CAHIER F LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 AVRIL 2012



Le mystère des *Suites* pour violoncelle seul de Bach

Eric Siblin



«Ce livre s'est imposé à moi, en quelque sorte, à cause de cette fascination des *Suites* que j'ai subie. C'est pourquoi je l'ai écrit.»

CAROLINE MONTPETIT

Le choc s'est produit dans une salle de concert de Toronto. Eric Siblin, qui était encore peu de temps auparavant critique de musique rock et pop pour le quotidien montréalais *The Gazette*, assiste, presque par hasard, à un concert des *Suites pour violoncelle seul* de Jean-Sébastien Bach. Il en sort hypnotisé par la simplicité de cette œuvre intimiste et intrigué par des notes du programme concernant cette œuvre mystérieuse de Bach. Le manuscrit original n'a jamais été retrouvé. Seul existe un manuscrit signé de Bach de la cinquième suite, mais destiné au luth et non au violoncelle, et dédié à un mystérieux monsieur Schouster.

L'idée du livre *Les suites pour violoncelle seul* est venue à Eric Siblin après ce concert révélateur. Le livre vient d'être traduit en français chez Fides après avoir été un *best-seller* en anglais et après avoir été traduit en une dizaine de langues.

Ce premier livre, Siblin l'a conçu avec la charpente même des suites conçues par Bach. Six suites, qui commencent par un prélude et qui se terminent par une gigue. Entre les deux se trouvent d'anciennes danses de cour, une allemande, une courante et une sarabande, et aussi des menuets, des bourrées et des gavottes. Siblin ouvre chacun de ses ensembles avec des épisodes de la vie de Bach, dans laquelle il explore le mystère de la création de ces suites. Il poursuit en plongeant dans la vie tumultueuse de Pablo Casals, le violoncelliste catalan très engagé contre Franco, qui a fait connaître les *Suites* au grand public et qui a été le premier à les enregistrer pendant que son pays ployait sous la guerre civile. Puis, il raconte des fragments de sa propre découverte de l'œuvre de Bach, lui qui, n'ayant jusque-là qu'une expérience de guitariste rock, a poussé l'expérience bachienne jusqu'à tenter d'exécuter les *Suites* au violoncelle...



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR
Eric Siblin, auteur d'un étonnant roman sur l'œuvre de Bach

Siblin n'a pas eu froid aux yeux, il en convient. Le grand Bach n'était pas le moindre des hommes illustres à tenter de démystifier. «Ce livre s'est imposé à moi, en quelque sorte, à cause de cette fascination des *Suites* que j'ai subie. C'est pourquoi je l'ai écrit. Autrement, je n'aurais pas choisi cette œuvre, convient-il. Écrire sur Bach, c'est un peu comme écrire sur Dieu.»

Eric Siblin assure pourtant qu'aucun musico-

logue n'a ouvertement contesté à ce jour son interprétation de l'origine des œuvres, qu'il présente par ailleurs honnêtement comme des hypothèses. Ce sont les enregistrements du grand Pablo Casals, connu pour avoir donné une interprétation inégalée des *Suites*, qui l'ont guidé dans sa lecture de l'œuvre. «Il y a là en quelque sorte tout un orchestre enfermé dans le violoncelle» de Casals, écrit Siblin. Et si la première *Suite pour violoncelle* avait été entreprise par Bach alors qu'il était en prison après avoir demandé de quitter son poste de maître des concerts à la cour de Weimar pour devenir maître de chapelle à la petite cour de Cothen? se demande Siblin. C'est aussi durant ce séjour en prison que Bach a commencé à composer les œuvres pour clavier tempéré. La deuxième suite, qui s'ouvre dans la tristesse, marque-t-elle le décès de la première femme de Bach, en 1720? «Les dernières mesures de ce prélude pourraient décrire Bach rentrant chez lui, le cœur battant, ses pressentiments cédant à la panique. Que s'est-il passé? Où est-elle?», écrit Siblin. 1720 est la date à laquelle, faute de détails et faute de manuscrit, on attribue généralement à Bach la composition des *Suites pour violoncelle seul*. Mais c'est en 1721 que Bach se remarie avec Anna Magdalena Wilcken, un mariage heureux qui est peut-être à l'origine de la joie qui émane de la troisième suite, propose Siblin. Quant à la sixième, rien n'explique qu'elle ait été composée, contrairement aux autres, pour un violoncelle à cinq cordes, comme l'a spécifié Anna Magdalena dans sa transcription du manuscrit original.

L'une des forces du livre est de s'adresser tant aux amateurs rompus à la musique classique qu'aux néophytes, qui feront, en suivant les pas de Siblin, leurs premiers pas dans le domaine. Siblin le jure en entrevue, il écoutait très peu de musique classique avant de se lancer

VOIR PAGE F 4 : BACH

LIVRES

Les critiques des collégiens

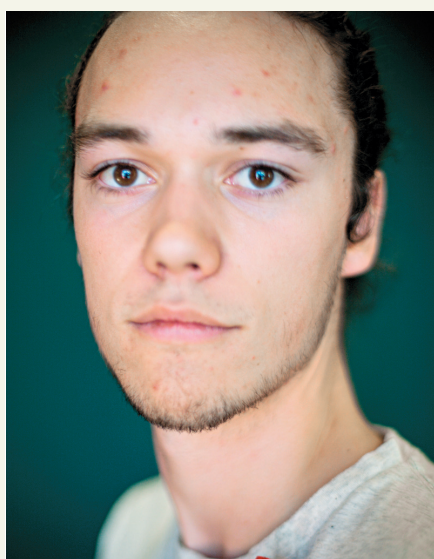
Comme chaque année, les étudiants qui participent à l'aventure du Prix littéraire des collégiens se sont réunis à Québec dans le cadre du Salon du livre de Québec pour choisir un grand gagnant. Nous publions ici les meilleurs textes des jeunes critiques soumis par ces passionnés de littérature qui, malgré leurs combats à l'heure d'une grève étudiante sans précédent, ont tout de même tenu à manifester leur amour de la culture en maintenant leur participation à cet exercice. Les critiques des étudiants ont été choisies par Louise Noël, membre de l'organisation du prix, Bruno Lemieux, professeur au collège de Sherbrooke, et Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*, à qui l'on doit aussi ces portraits de quelques étudiants présents lors des délibérations à Québec.



Ghislain St-Germain-Forcier, cégep de Trois-Rivières



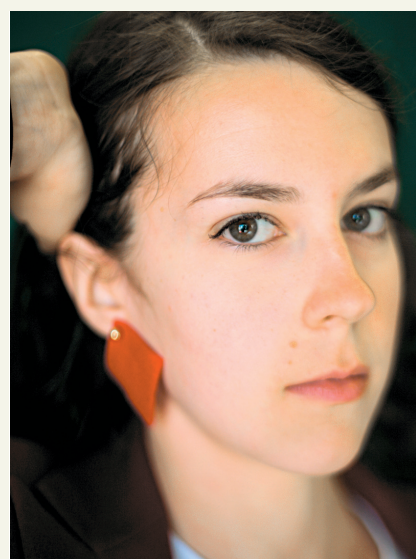
Sarah Ouagueni, collège Bois-de-Boulogne



Felix Durand, cégep de Granby



Alexandra B. Desrosiers, cégep de Saint-Jérôme



Ophélie Savard-Gratton, cégep de Maisonneuve

Le goût des souvenirs

«*Ma grand-mère la mère de mon père disait souvent : Y'a pas de voleurs à Arvida.*» Le recueil de Samuel Archibald s'ouvre sur ces mots pleins de promesses. Arvida, véritable invitation à voyager dans l'imaginaire d'un conteur, revisite la tradition et la légende en étroite relation avec l'épouvante et l'humour.

Les quatorze histoires offertes ont presque toutes la ville industrielle saguenéenne comme point d'ancrage et sont imprégnées de sa culture populaire. Au cœur de l'œuvre, la famille, mais aussi le sentiment d'une communauté, d'une époque perdue : «*Mon père ne manque plus de rien, mais il s'ennuie du goût qu'avait la nourriture quand il n'y en avait pas assez.*»

L'auteur, qui voue un culte à Proust, cet écrivain ayant réussi à extraire 4000 pages d'un seul petit gâteau, s'inspirera toutefois d'une madeleine bien différente : Madeleine, sa grand-mère. Avec la vieille machine à écrire Underwood qu'elle lui a léguée, il se lance dans la noble quête d'histoires qui seront peut-être toutes «*à moitié fausses ou à moitié inventées*», mais qui feront redécouvrir une Arvida mythique. Elles mettent en scène d'humiles bandits, des femmes mystérieuses, des dévils légers, de même que de mémorables parties de hockey, des histoires de chasse, de roadtrip, de mutilation et de fantômes!

Samuel Archibald joue avec les styles et les registres avec brio. L'écriture est tantôt classique, tantôt populaire; chose certaine, elle affiche ses talents de conteur. Rien de candide toutefois. L'anecdote cache des douleurs, des drames, des mystères inexplicables et inexplicables. Certains textes incitent à réfléchir à des sujets troubles, comme l'anorexie (*Un miroir dans le miroir*) ou l'inceste (*L'animal*); un autre (*Jigai*) redéfinit les limites du gore, ce genre mélangeant avec excès l'horreur et le sang.

La ligne entre le réel et l'imaginaire, mince par endroits, laissera à tout coup perplexe. Quant au mystère, omniprésent, il devient un espace de jeu inédit entre le lecteur et l'auteur. Ce premier ouvrage de fiction d'Archibald, à la fois nostalgique et dérangeant, montre que dans le monde incertain du souvenir, l'imagination demeure, après tout, seule maîtresse...

Jessica Parent, cégep de Trois-Rivières

ARVIDA
Samuel Archibald
Le Quartanier
Montréal, 2011, 314 pages

L'oiseau de feu

Une photographe cherche à retrouver «*le garçon qui marchait dans les décombres fumants*», l'un des derniers survivants des Grands Feux qui ont fait rage au début du XX^e siècle dans le nord de l'Ontario. Terré dans sa forêt profonde, le vieux Ted Boychuck, cette «*blessure ouverte*», cette étoile fuyante, vient de mourir. Sa légende habite le dernier roman de Jocelyne Saucier, *Il pleuvait des oiseaux*, aussi lauréat du Prix des cinq continents de la Francophonie 2011.

Que cherchait Ted dans son errance, le regard vidé de son âme? Ses amis de longue date, les colorés Tom et Charlie, l'ignorent. Ce qui unit les trois octogénaires est leur goût de vivre comme ils l'entendent, loin des gens qui voudraient les en dissuader à leur âge avancé. Même la peur de la mort n'a pas de prise sur eux, car la liberté est plus forte que tout : «*Ils s'amusent d'être devenus si vieux, oubliés de tous, libres d'eux-mêmes.*» Cependant, la découverte de 367 tableaux entassés au fond d'une cabane éclairée peu à peu les couloirs sinueux de l'esprit torturé de Boychuck. Qui pourrait mieux les interpréter que Marie-Desneige, brûlante de vie malgré ses 82 ans et son âme schizophrène qui lui échappe? «*Un homme qui avait en lui des images d'une telle horreur, qui s'en était alimenté jusqu'à l'obsession, ne pouvait pas aimer. La souffrance quand elle s'empare de quelqu'un ne laisse place à rien d'autre.*» Pourtant, la tendresse peut triompher de manière insoupçonnée...

L'auteur aborde la vieillesse avec finesse et sensibilité, mais sans détour, à une époque où elle est éclipsée par l'idéal de jeunesse. Ce roman est un hymne à la nature aussi cruelle que magnifique, laquelle nous invite à retrouver nos véritables racines, peu importe ce qu'elles cachent. Par-dessus tout, la romancière rappelle que des ailes peuvent naître de nos rêves. Il faut seulement savoir trouver l'étincelle de vie qui couve sous les cendres.

Marie Durand-Fernandes, cégep de Trois-Rivières

IL PLEUVAIT DES OISEAUX
Jocelyne Saucier
Éditions XYZ, coll. «*Romanichels*»
Montréal, 2011, 184 pages

Choc assuré

Jean-Simon DesRochers semble adorer les extrêmes. Après avoir écrit *La canicule des pauvres* en 2009, il délaisse la brûlante chaleur estivale pour nous transporter dans une grande tempête hivernale avec un roman poignant, *Le sablier des solitudes*, publié aux Herbes rouges.

Dans ce roman choral, treize âmes, entre autres une militaire, un ministre, un chauffeur d'autobus, une fillette médicamentée et une jeune peintre, vont se croiser lors d'un carambolage qui ne laissera personne indemne. Quelques-uns y laisseront leur vie, d'autres s'en sortiront, mais tous seront victimes d'un destin aveugle et tout-puissant. Chaque chapitre propose une ouverture sur la vie d'un personnage en livrant l'essentiel de son existence, ses moments les plus intimes et ses difficultés.

Au sens propre comme au figuré, *Le sablier des solitudes* est un roman-choc. Choc des voitures, certes, dans la scène centrale de l'accident, mais aussi choc de la guerre, car le roman s'ouvre et se termine par des scènes de combat en Afghanistan. Les thèmes abordés peuvent aussi choquer : désirs inavouables d'un homme pour sa belle-fille, représentation cynique du pouvoir politique, meurtre commis de sang-froid... Jean-Simon DesRochers ne recule devant aucun tabou. Les multiples thèmes traités dans ce roman viennent d'ailleurs rejoindre tous les lecteurs. Les personnages, très diversifiés, représentent bien la pluralité culturelle et sociale du Québec.

À l'image des thèmes, le style de Jean-Simon DesRochers est fondé sur l'esthétique du choc. Parfois émouvant, toujours frappant, le style est vif, clair, tranchant, détaillant avec autant de précision et de détails des ébats sexuels que des cadavres prisonniers d'une carcasse d'automobile. En mettant en scène la violence, le sexe et la mort, l'auteur symbolise l'existence humaine dans une perspective fataliste, où chacun des personnages est un grain de sable. Malgré leurs différences, ultimement, quand ils se rencontrent, ils sont tous semblables.

En somme, *Le sablier des solitudes* est un roman qui plaira à tous les lecteurs qui n'ont pas froid aux yeux. On attend avec impatience le prochain livre de Jean-Simon DesRochers, qui est en train de créer une «*Comédie humaine*» trash, lucide, nécessaire. Choc garanti!

Myriam Quesnel, collège Jean-de-Brébeuf

LE SABLIER DES SOLITUDES
Jean-Simon DesRochers
Les Herbes rouges
Montréal, 2011, 358 pages

Pointant le nord

«*Les Chinois ont découvert l'Amérique.*» C'était la phrase gribouillée au stylo sur l'avant-bras de mon frère, Rosaire, retrouvé sans vie un jour d'élection par Lumi, l'effeuilleuse étoile du bar de l'hôtel Le Cercle polaire. Voilà un incipit qui ne manque pas d'attiser la curiosité du lecteur de *Polynie*, quatrième ouvrage de l'écrivaine montréalaise Mélanie Vincelette, publié aux éditions Robert Laffont en 2011. Fondatrice et directrice de la maison d'édition Marchand de feuilles, l'auteure a, entre autres, remporté le prix Anne-Hébert en 2006 pour *Crimes horticoles*.

Polynie se présente comme un polar mettant en scène un meurtre à élucider dans le contexte géographique à la fois fascinant et peu exploité en littérature du Grand Nord québécois.

Confronté à la mort subite de son frère Rosaire, Ambroise Nicolet cherche à identifier le meurtrier à travers une poignée de personnages marginaux. Au-delà de cette entrée en matière chargée de mystères, l'œuvre de Vincelette aborde sous un angle nouveau les thèmes de l'amour et de la quête identitaire, en plus d'offrir un véritable hymne à la nordicité. Ainsi, les attentes du lecteur peuvent ne pas correspondre au genre «*sans nom*» du roman, dans lequel les parenthèses pèsent plus que l'intrigue.

L'ensemble n'en est pas moins intéressant. Si l'enquête s'estompe, c'est pour mieux exposer les enjeux du Nunavut. L'auteure en a d'ailleurs profité pour exploiter son savoir encyclopédique et son intérêt pour les mots rares — d'où le titre *Polynie* — offrant une perspective qui ne se referme pas sur l'ailleurs, l'étrange, mais aussi l'Histoire, celle de la possible découverte de l'Amérique par un navigateur chinois en 1421 et de la vie du personnage historique de Jean Nicolet, interprète en Nouvelle-France à l'époque de Samuel de Champlain.

Somme toute, malgré le registre de langue peu réaliste utilisé pour les dialogues et l'enquête étouffée par le contexte et les personnalités, *Polynie* s'ouvre au lecteur comme un dépaysement enchanteur, une réflexion sur les relations, sur l'humain. Sans aucun doute un pas de plus vers la découverte de notre passé national et de nos propres espaces.

Geneviève Bergeron, cégep de Sherbrooke

POLYNIE
Mélanie Vincelette
Éditions Robert Laffont
Montréal, 2011, 213 pages

« Freedom/Give It to Me » — Jimi Hendrix

Smokey Nelson n'a que ce qu'il mérite. Pourtant, certains personnages reliés aux meurtres qu'il a commis ne semblent pas de cet avis. Alors qu'ils font le point sur leur vie, ces individus nous racontent ce qui les rattache à l'assassin et à ce terrible bain de sang d'octobre 1989. D'abord, Sydney Blanchard, un homme de couleur noire incarcéré un temps à la place du condamné, puis une employée du motel qui, après avoir brièvement flirté avec le coupable, a découvert les corps de la malheureuse famille O'Connor, vient ensuite Ray Ryan, le père d'une des victimes, fervent protestant et, pour terminer, le coupable, qui s'avance pour exposer combien la fin s'est fait attendre et quel bonheur elle représente pour lui.

Dans ce questionnement sur la peine de mort, chaque témoin situe son lot de réflexions sur la religion, le racisme, la mort. Chaque fois qu'un personnage prend la parole, l'assassin s'approche lentement du bourreau. Dans une construction déroutante, toute l'Amérique se tourne pour suivre l'avancée de Smokey Nelson.

La force de ce roman réside dans sa forme polyphonique. Comme chez Gabriel García Márquez dans *Chronique d'une mort annoncée*, les faits sont narrés par d'autres protagonistes que le personnage principal. L'utilisation de la première personne, dans les chapitres où Sydney Blanchard prend la parole, convient parfaitement à l'attitude «*guelarde*» du personnage. La troisième personne du singulier laisse place à la réflexion et nous permet de pénétrer l'univers de Pearl et de sa fille Tamara ou d'accéder aux pensées de Smokey Nelson. La façon dont Mavrikakis étale les sentiments de Ray Ryan est aussi inusitée qu'étonnante, puisqu'ils sont portés par les paroles d'un Dieu vengeur qu'il entend en lui-même.

Cette structure, à première vue chaotique et étourdissante, se fait l'écho de la confrontation des sentiments dans le cœur du meurtrier au moment où il se dirige vers la mort. Quand on quitte ce roman, c'est un goût amer qui nous reste dans la bouche, ce goût qui pousse chacun à se demander : de quel côté suis-je?

Axel Lévesque-Fortier, cégep de l'Abitibi-Témiscamingue

LES DERNIERS JOURS DE SMOKEY NELSON
Catherine Mavrikakis
Héliotrope
Montréal, 2011, 303 pages

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Seuls au monde

Un roman de Serge Bruneau entre l'humour et l'amertume

CHRISTIAN DESMEULES

Après un grave accident de moto qui lui a laissé une jambe salement amochée, le narrateur de *Quelques braises et du vent*, le cinquième roman de Serge Bruneau, file vers la quarantaine aussi vite qu'un fardier sans freins dans une côte à 11%.

Ancien travailleur de la construction recyclé malgré lui en philosophe de comptoir, Marc — c'est son nom — constate que son handicap lui donne une longueur d'avance sur les autres pour prédire les jours de pluie. Sans travail, il vit retiré dans sa tanière en dehors d'une petite ville de campagne, en bordure d'une rivière capable d'apaiser beaucoup de choses, à commencer par ses propres tourments. Un lieu où aucune femme n'avait jamais mis les pieds.

«J'ai jamais l'ombre, la plénitude et je ne craignais rien du silence.» Il se dessèche forcément un peu, comme la rivière près de laquelle il habite — qui est aussi l'un des personnages du roman.

Sans en avoir l'air, il s'inquiète pour les membres de sa petite tribu. Il paie en cachette le gros de la facture de son ivrogne de père au Palace local. Il se range les sangs pour sa sœur jumelle, son seul point d'ancrage, une écrivaine dont les romans «*puaient les bagnoles déglinguées, la sueur de waitress, les saisons qui s'éternisent, les baisés furtives et les inévitables sales types*». Entre les deux, il ramasse aussi les pots cassés par leur frère cadet homosexuel, un co-cainomane cardiaque («*un inconscient parmi les inconscients qui se laissait pousser là où la vie le menait*»).

Drôle de famille. Une famille? «*On ressemblait davantage à des passagers sur le quai d'une gare qui se demandent quelle direction prendre*.» Mais il demeure surtout le fils de son père, poids mort et formidable repoussoir personnel. «*Je l'assumais comme on assume le sang qui nous bourre les veines, pompé par le cœur gros, aussitôt repoussé pour une*

Serge Bruneau

Quelques braises et du vent



autre cavale.»

Quelques braises et du vent, ce sont ainsi quelques semaines dans la vie de cette fratrie de «*seuls au monde*». Semaines pendant lesquelles Marc s'inquiète surtout pour les mystères que fait sa sœur, moins préoccupée par le roman qu'elle est en train d'écrire qu'occupée à fomenteur une petite révolution locale liée à des enjeux économiques et environnementaux où la rivière constitue l'épine dorsale...

Après *Rosa-Lux et la baie des Anges*, *L'enterrement de Lénine* et *Bienvenue Welcome* (XYZ, 2003, 2006 et 2009), le cinquième roman de Serge Bruneau est surtout une exploration sensible des inextricables liens familiaux, bien servie par un soupçon de thriller et le ton singulier d'une voix capable de nous parler de tout et de rien.

Quoi d'autre? Une simplicité dans la narration. Quelque chose de «*ramassé*» qui vient souligner au moyen d'une solide plume la puissante mélancolie qui traverse tout le roman, coulant quelque part entre l'humour et l'amertume, comme un courant noir au milieu d'une rivière profonde.

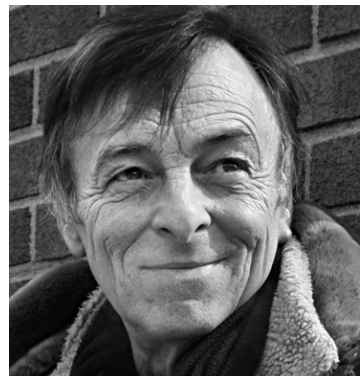
Collaborateur
Le DevoirQUELQUES BRAISES
ET DU VENTSerge Bruneau
XYZ

Montréal, 2012, 214 pages

Livres en fête

Dernier week-end pour profiter de l'événement littéraire de la Gaspésie et des îles de la Madeleine, qui court depuis dimanche dernier. Une série d'activités prônant la lecture sont mises en avant: des créations collectives, heures du conte, exposition, passe-livre et cabaret littéraire sont du lot. Les auteurs de la région sont mis en lumière, et quelques invités se joignent à eux. On peut ainsi entendre Arlette Cousture, Roger Dubé, Henri Dorion, Odette Mainville et Rita Gagné au déjeuner littéraire de Côte-de-Gaspé aujourd'hui, ou, à Baie-des-Chaleurs, rencontrer Richard Petit, Rogé, Nicole Filion, Marie-

Josée Charest et Pierre-André Bujold. Robert Lalonde sera de son côté en rencontre spectacle aux îles de la Madeleine. Toute la programmation se trouve sur www.livresenfete.org

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Robert LalondeSolde de la
Bibliothèque
de Montréal

C'est ce samedi que débute le grand solde annuel de livres organisé par les Amis de la Bi-

bliothèque de Montréal. Pendant neuf jours, 90000 documents seront à vendre, au prix maximal de 2\$ et au profit des 30 bibliothèques publiques de Montréal. Du 28 avril au 6 mai, de 13 heures à 19 heures, à l'aréna Étienne-Desmarteau. — *Le Devoir*

Le brouillard du passé, la mémoire réinventée

DANIELLE
LAURIN

C'est l'histoire d'un petit village, en bordure du fleuve. C'est l'histoire de Rose, surtout. Rose Brouillard, qui a grandi à proximité de ce village, dans une île. Et puis, c'est l'histoire d'un film. D'un documentaire. Tourné sur elle, Rose Brouillard. Sur sa vie, son histoire.

C'est *Rose Brouillard*, le film, deuxième roman de Jean-François Caron après *Nos échoueries*, prix Jovette-Bernier 2010. Et c'est magnifique. Magnifiquement écrit. Voici un livre porté par une imagerie, une parlure toutes particulières, tout en nuances. C'est nimbé de lumière, de douceur. C'est tendre, touchant. Et puissant.

Plusieurs voix se font entendre. On pourrait parler de roman choral, comme chez Marie-Claire Blais. Sauf que dans *Rose Brouillard*, le film, les voix, intérieures ou non, sont annoncées, mises en situation. Comme si, derrière, une autre voix, une voix hors champ, nous précisait de qui il s'agit.

Il peut s'agir de gens du village. Ou de touristes. Il peut s'agir de la cinéaste en train de tourner, de Rose en train de témoigner devant la caméra ou de se parler à elle-même. Il peut aussi s'agir de personnes décédées: le père, la mère de Rose.

Même le fleuve a une voix, pourrait-on dire. Il est vivant. On l'entend, on le sent. Calme, ou déchainé, menaçant, il fait partie de l'histoire, des histoires, il est un personnage à part entière.

Quant aux histoires comme telles, celle du village, celle de Rose, celle du film, mais aussi celles de tous les gens concenés autour, elles se donnent par bribes, par fragments. Entre passé et présent, parsemé d'allers-retours dans le temps, le récit fonctionne par boucles.

Déstabilisant au début, oui. Ce tourbillon de voix, d'images, d'histoires disparates qui s'enchaînent, s'entrecroisent. Mais peu à peu, la façon de faire de Jean-François Caron porte ses fruits: tout cela

nous habite, complètement, nous ravit.

Ce village. Sainte-Marie. Rebaptisé Sainte-Marée de l'Incantation. Qui vit du tourisme. Qu'on a rénové, réinventé. Dont on a refait, réécrit l'histoire. Et où on a implanté un petit musée, supposément garant du passé. Tout ça pour attirer de plus en plus de touristes.

Ce village, avec ses rumeurs, ses légendes. Ses fausses incantations de femmes de pêcheurs les pieds dans la vase pour épater le touriste. Ce village qui prend forme, pend vie devant nous. Avec ses habitants. Les trois vieilles filles. Le pêcheur aveugle ou presque aveugle. Ainsi de suite.

Ces histoires dans l'histoire, toujours. Celle d'un couple de touristes amoureux. Un roman qui parle d'amour, de couples, beaucoup, *Rose Brouillard*, le film. Un roman plein de sensualité, où le corps aime, désire, vibre, jouit.

Cette Rose Brouillard, surtout. Vieille, très vieille aujourd'hui. Exilée à Montréal depuis longtemps — on va comprendre vers la fin du roman pourquoi. Rose Brouillard, dont la mémoire flanche, fuit. Même si, à ses yeux à elle: «*Ce n'est pas que j'oublie. C'est que je suis dans toute ma vie en même temps.*»

Rose Brouillard, sa confusion, son désarroi, sa désolation. Fascinante petite bonne femme, touchante, tellement touchante. Qui ne retrouve plus ses marques dans le présent, ne reconnaît plus personne, se perd constamment. Que de belles pages sur elle, sur sa fragilité, son vieillissement. Quel beau personnage!

Rose Brouillard, toujours elle. Avec sa vie, son histoire. Son enfance solitaire, sauvage. Son gramophone. Son île aux quatre vents. Ses jeux, ses inventions, ses révolutions imaginaires. Son père, Onile le veilleur, le pêcheur.

Et sa mère, la mère de Rose. Donnée à marier très jeune, amoureuse secrètement d'un autre. Mauvaise mère, cette «*arrachée de la côte*» qui ne veut pas être là, dans cette île aux quatre vents, avec ce mari trop vieux, cet enfant qui pisse et qui pleure tout le temps. Cette mère, qui meurt tragiquement à 21 ans.



©NICOLAS LONGPRÉ

Jean-François Caron publie son deuxième roman, *Rose Brouillard*, le film.

Car il y a ça dans l'histoire de Rose. Le tragique. Le tragique qui a continué de se jeter sur elle. Et qu'on découvre peu à peu. Ça, qui la rend si prégnante aussi. Tellement riche, cette histoire, et dense. Tragique, oui, mais belle aussi.

D'une beauté tragique, voilà.

Et puis le film, bien sûr. Le film en train de se faire sur elle, Rose Brouillard. Par une jeune cinéaste née en Haïti mais arrivée au Québec toute petite. Une jeune cinéaste qui a elle aussi sa propre vie, sa propre histoire. Qui a un amant blanc étrange, bizarre. Les corps qui s'ébrouent, encore.

Ce film, en train de se faire, à Montréal d'abord. Dans la cuisine de Rose hagarde, «*oubliant*», «*oubliée*». Puis, Rose ramenée dans son île, où elle n'a jamais remis les pieds. Rose dans son ancienne maison repapée, attrait touristique oblige.

Ce film commandé par l'office du tourisme, à l'intention du touriste qu'il faut «*nourrir*»

d'«*human interest*». Ce film, on le voit dans notre tête tout du long. On est dans le film, et en dehors du film aussi. On est dans le making of.

On est dans l'invention, la légende, l'imaginaire. On est dans un grand roman. Dans l'écriture pure.

Extrait: «*Je suis ma mère dans l'odeur verte des noisetiers, le vent emmêle mes cheveux dans mon visage et dans mes yeux, je suis elle désorientée, comme lorsqu'elle a perdu pied, lorsqu'une pierre a roulé, lorsque le vent l'a poussée, ou peut-être le désespoir, je suis elle qui bat l'air de ses bras, juste avant la chute, les yeux dans l'eau, les cheveux dans les yeux, le vent dans les cheveux, la robe dans le vent, la mer dans les plis de la robe.*»

ROSE BROUILLARD,
LE FILMJean-François Caron
La Penplade
Chicoutimi, 2012, 246 pagesGaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 16 au 22 avril 2012

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (N° DE SEMAINES)
▼ Romans québécois		
1	Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite	Louise Tremblay-D'Essambre/Guy Saint-Jean 1/2
2	Volte-face et malaises	Rafale Germain/Libre Expression 3/5
3	Félicité • Tome 2 La grande ville	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 2/3
4	l'Ange	Denise Bombardier/Robert Laffont 4/4
5	Baby Bernier • Tome 1 1909-1927	Pauline GIL/Québec Amérique 5/5
6	Ce pays de rêve • Tome 2 La déchirure	Michel Langlois/Hurtubise 6/4
7	Il pleuvait des oiseaux	Jocelyne Saucier/XYZ -/1
8	Petals' pub	Ariette Cousture/Libre Expression 8/13
9	Griffintown	Marie Hélène Poitras/Alto -/1
10	Félicité • Tome 1 Le pasteur et la brebis	Jean-Pierre Charland/Hurtubise 9/2
▼ Romans étrangers		
1	7 ans après...	Guillaume Musso/XO 1/2
2	Les lumières de septembre	Carlos Ruiz Zafón/Robert Laffont 8/2
3	Nuit noire, étoiles mortes	Stephen King/Albin Michel 2/4
4	Hôtel Adlon	Phillip Kerr/Du Masque 4/13
5	Le poids des mensonges	Patricia J. MacDonald/Albin Michel 3/4
6	Journal d'un corps	Daniel Pennac/Gallimard 10/5
7	Les anges de New York	Roger Jon Ellory/Sonatine 5/10
8	Froid d'enfer	Richard Castle/City 6/8
9	Sous haute tension	Harlan Coben/Belfond -/1
10	Storyteller	James Siegel/Cherche Midi 9/2
▼ Essais québécois		
1	Desmarais. La Dépossession tranquille	Richard Le Hir/Michel Brûlé 1/2
2	C'était au temps des mammouths laineux	Serge Bouchard/Boréal 2/11
3	Comment mettre la droite KO, en 15 arguments	Jean-François Lisée/Alain Stanké 4/13
4	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal 5/9
5	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal 6/20
6	Les taupes frénétiques	Jean-Jacques Pelletier/Hurtubise 3/4
7	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers...	Éric Duhaime/VLB 7/13
8	Le camp des justes	Gil Courtemanche/Boréal 9/2
9	Partir pour la famille	Suzanne Marchand/Septentrion -/1
10	Ces impossibles Français	Louis-Bernard Robitaille/Gallimard -/1
▼ Essais étrangers		
1	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil 1/3
2	Empire de l'illusion	Chris Hedgès/Lux 2/3
3	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal 10/12
4	L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion 3/7
5	Exister. Le plus intime et fragile des sentiments	Robert Neuberger/Payot 4/2
6	Remettons-nous au travail. Un État inventif...	Bill Clinton/Odile Jacob -/1
7	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène 9/10
8	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux 6/24
9	Pourquoi les crises reviennent toujours	Paul R. Krugman/Seuil -/1
10	La laïcité falsifiée	Jean Baubérot/La Découverte -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



Incontournable découverte

Anne-Marie Fortin

La Romance des ogres, premier roman de Stéphane Choquette, nous présente un univers éclaté servi par une écriture fluide et accessible. Qu'ils préfèrent les romances ou les histoires d'horreur, les correspondances ou les dialogues, les lecteurs seront comblés et ne pourront nier le plaisir qu'ils éprouveront au cours de la lecture de ce roman envoûtant.

Dans un bar de Tokyo, Samuel rencontre une jeune femme. Lorsqu'il réalise que le livre que celle-ci est en train de lire est un d'Ellen Cleary, des souvenirs ressurgissent. L'année de ses 16 ans, Samuel a vécu une histoire d'amour avec Ellen... mais celle-ci avait l'âge d'être sa mère. Parfois tendre, parfois monstrueuse, Ellen a changé à jamais la vie de Samuel.

La Romance des ogres est sans aucun doute un incontournable de cette saison littéraire. En effet, Stéphane Choquette arrive à mélanger les styles et les époques avec une grande finesse. Se côtoient les récits de Samuel à 40 et à 16 ans, sans oublier des extraits du texte autobiographique d'Ellen et d'un de ses contes d'horreur ainsi que des bribes de la correspondance qu'ont

entretenu les deux personnages. Et ce, sans surenchère ni prétention. Parce que l'auteur refuse de prendre les lecteurs par la main. Il préfère leur faire confiance. À travers du roman se dévoilent des jeux de miroirs, des échos et des mises en abîme qui laissent place à de multiples interprétations et donnent envie, une fois le roman terminé, de le recommencer. Emballante et rythmée, la prose de l'auteur nous amène dans le monde des ogres, là où des horreurs fictives ne sont que le reflet de celles qui hantent la vie des personnages.

Mis de l'avant chez plusieurs libraires et classé «*Trois lunettes et demie*» par la revue *Entre les lignes*, *La Romance des ogres* connaît une belle réception. Déjà, les commentaires positifs abondent chez les lecteurs et sur les blogs littéraires. Moderne et actuelle, la plume de Stéphane Choquette est prometteuse: dans ce roman polyphonique où s'enchaînent les styles, les récits et les époques s'élève une voix à surveiller. Parce que *La Romance des ogres* n'est que l'amorce d'une œuvre en élosion.

Québec Amérique
www.quebec-amerique.com

ACHAT À DOMICILE - VENTE - ÉVALUATION

Mathieu Bertrand, Libraire
Membre de la Ligue internationale de la Librairie Ancienne (LILA)
514-914-2142

ACHETONS EN TOUT TEMPS :

Art québécois et international

Livres d'art et livres d'artiste :

- Bellefleur, Borduas, Ferron, Gagnon, Giguère, Lemieux, Riopelle...

- Éditions : Art Global, Corbeil, Du Silence, Erta, La Frégate...

- Refus Global, le Vierge incendié

Reliures d'art

Fonds universitaires :

- Littérature, Philosophie, Sciences humaines

- Pléiade

Livres anciens avant 1800

Americana et Canadians

Expertise de documents et d'archives

4487, de la Roche, Montréal • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca • www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdoccasion

LITTÉRATURE



Manifestation étudiante à Montréal

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Une offre qu'ils ne pourront pas refuser

LOUIS
HAMELIN

Il n'est toujours pas facile, ce printemps, pour un écrivain comme moi, d'arriver jusqu'à son bureau, au centre-ville de Sherbrooke. Une fois, c'est l'Hôtel de Ville, situé en plein sur le chemin, qui se retrouve transformé du jour au lendemain en place forte défendue par des bataillons d'automates casqués, et alors ne songe même pas à essayer d'entrapercevoir, même de loin, ton premier ministre, volontiers fanfaron devant des parterres d'hommes d'affaires mais capable, à la vue de douze minuscules cégépiens bouche cousue au ruban gommé, de manœuvres d'évitement compliquées par des portes dérobées, avec, non, même pas la queue entre les jambes: rien, entre les jambes.

Un autre jour, tu reconduis quelqu'un au Palais de justice, rue King, et tu te retrouves en pleine manif étudiante. Quelques instants plus tard, te voilà assis au fond de la salle d'audience n° 1 où, sur fond de lambris dorés et de drapeaux chiffonnés, le juge Gaétan Dumas, député libéral fédéral manqué dont cette magistrature est le prix de consolation, donne lecture de son ordonnance d'injonction interlocutoire provisoire émise en réponse à une nouvelle requête des nouvelles coqueluches du Québec lucide, les étudiants chartistes, chez qui la référence au document imposé à notre Assemblée nationale il y a 30 ans semble parfaitement consciente et délibérée. «*Nous avons, disait une de leurs figures de proue, Laurent Proulx, de passage à Sherbrooke pour galvaniser le petit peloton local de briseurs de grève judi-*

cialistes, une Charte des droits et libertés où les droits individuels priment sur celui de la majorité.» «*La démocratie ne peut avoir primauté sur le droit individuel*», tranchait, pour sa part, son émule estrien, le requérant Jean Lessard.

Bref, encore une journée de travail de perdue, me disais-je en écoutant le juge Dumas alibier ses prévisibles platitudes, dont cette étonnante déclaration livrée en guise de préambule: «*Le tribunal n'a pas à s'immiscer dans un débat de société, il doit rendre jugement dans le cadre du droit.*» Trop tard, mon vieux...

En même temps, je constatais que cette salle d'audience numéro 1 n'était peut-être pas le pire endroit pour commencer à réfléchir à ce qu'est la loi. Le juge Dumas se qualifie lui-même d'«*honorable*», c'est écrit en toutes lettres sur la première des 19 pages du jugement rendu public ce matin-là. Or je venais de rencontrer ce mot à quelques reprises dans la nouvelle inaugurale d'un livre minuscule édité à Marseille. Honorable Cosentina, honorable Rizzopinna... Eux aussi ont une loi à faire respecter. L'honneur, ils connaissent ça, et ne connaissent même rien d'autre. Le cardinal leur mange dans la main, ils parlent, sur un ton chuchoté, une langue euphémique: «*Dis-lui — il comprendra — que pour cette histoire de construction illicite, tout est tranquille, tout est réglé.*» La nouvelle s'intitule *Zù Cola, une personne honnête*, l'histoire se passe en Sicile au milieu du xx^e siècle, et a été écrite par un célèbre auteur italien dont j'ignorais absolument tout, Andrea Camilleri, ami de Leonardo Sciascia, père du détective Montalbano, héros d'une série de polars entreprise sur le tard par ce vénérable écrivain du Midi né en 1925. Une toute petite chose, ce livre, d'à peine 95 pages, d'à peine 200 mots par page, et rouge, quelque part entre le feu révolutionnaire et la pour-

pre cardinalice. Entre Don Camillo et Borges...

Entièrement rédigée sous la forme d'un monologue, la première nouvelle n'est, nous apprend l'auteur dans une longue note en bas de page, rien d'autre que la retranscription intégrale, vieille d'un quart de siècle, d'une conversation avec Nicola «*Nick*» Gentile, gangster d'Amérique en tous points honorable lui aussi, rentré au pays en secret pour préparer le débarquement allié de 1943. La mafia sicilienne historique dont nous parle Camilleri est une affaire humaine pleine de civilité, presque raffinée, où l'art de la persuasion l'emporte idéalement sur la force, sorte d'aristocratie auprès de laquelle les Soprano font figure de parvenus, eux dont la mission télévisuelle est de rendre soluble dans le sourire béat de la cul-

Les juges sont paradoxalement en train d'ouvrir la porte à la revendication du droit le plus individuel et essentiel qui soit: désobéir à la loi

ture populaire l'immoralité foncière du crime organisé. «*Il me semble*, écrit Camilleri, *que Gentile est un personnage de musée, et il l'est certainement, si l'on considère le mouvement accéléré de la Mafia vers une violence aveugle et sans discrimination.*» Il en irait donc de l'«*honorable société*» comme du hockey et du football américain: le respect entre joueurs a disparu...

Qu'elle soit mafieuse ou administrée au nom de la reine d'Angleterre, non écrite ou martelée à coups de paragraphes et d'alinéas, la seule chose qu'une loi peut ultimement désirer imposer est le respect. Un respect qui, forcé, trouve son fondement dans l'existence collective. En privilégiant d'une manière aussi flagrante, à travers cette

vague d'injonctions, le droit des individus, les juges sont paradoxalement en train d'ouvrir la porte à la revendication du droit le plus individuel et essentiel qui soit: désobéir à la loi. C'est l'ultime droit individuel, balisé depuis environ un siècle et demi et qui trouve son fondement dans la liberté de conscience de chacun. L'honorable juge Dumas et ses honorables amis du régime feraient aussi bien de s'en aviser: du triomphe du droit individuel que célèbrent leurs ordonnances découle un droit logique à la désobéissance civile.

Et moi, je vais devoir me lever et quitter cette salle d'audience si je veux pouvoir finir cette chronique un jour. Mais que puis-je écrire d'autre sur les nouvelles de Callameri? Dans la seconde, un très beau personnage d'oncle original, à qui le narrateur doit sa décou-

verte de Melville, de Flaubert, de Maupassant, de Dumas... et de Pirandello, à une attaque d'angine de poitrine et comprend qu'il va mourir. Sa mort est presque aussi belle que celle de Thoreau, que je vous raconterai un autre jour: il s'alite, dresse lui-même la liste de ceux à qui il veut dire adieu, puis reçoit, comme Rémi dans *Les invasions barbares*, parents et amis faisant la queue à la porte de sa chambre. Le prêtre, que nul n'a invité, prie tout seul dans son coin. Quand c'est au tour du garçon en pleurs de serrer son tonton dans ses bras, ce dernier lui dit: «*Ne le prends pas comme ça. Il n'y a rien de tragique. On meurt ainsi, simplement.*»

C'est assez lumineux comme histoire.

ZÙ COLA ET AUTRES NOUVELLES

Andrea Camilleri
Traduit de l'italien
par Madeleine Rossi
Le petit écailler
Marseille, 2012, 95 pages

sique s'assouplit, croit Siblin. Le chef de l'Orchestre symphonique de Montréal, Kent Nagano lui-même, n'a-t-il pas travaillé avec la chanteuse islandaise Björk? Et la musique de Bach, avec sa malléabilité exemplaire, que l'on a adaptée depuis sa création aux usages et aux rythmes les plus divers, n'est pas près de se perdre dans ce tourbillon. «*Bach est dans l'oreille de celui qui l'écoute*», écrit Siblin. Les Suites pour violoncelle seul en particulier, méditatives et somptueuses, s'offrent pour nous envouter.

Le Devoir

LES SUITES POUR VIOLONCELLE SEUL

En quête d'un chef-d'œuvre baroque
Eric Siblin
Traduit de l'anglais
par Robert Melançon
Fides
Montréal, 2012, 374 pages

Le souvenir de ce qui a été

GILLES ARCHAMBAULT

D'Alain Gerber, dont je partage en plus de l'amitié un certain amour du jazz, j'ai beaucoup lu. Notre homme a, ces dernières années, cherché à mêler la fiction romanesque à des évocations de figures emblématiques de la musique qui est au centre de sa vie. Lester Young, Billie Holiday,

Paul Desmond, Gigi Gryce, Django, entre autres. Dans tous les cas, on sentait l'écrivain poursuivant la tâche insensée qui consiste à décrire l'objet d'une fascination ou d'une admiration. Un peu comme un amoureux qui tenterait d'expliquer à un passant pourquoi la personne pour laquelle il donnerait tout est ce qu'elle est.

Du jazz, il est à peine question dans *Le Central*. Il s'agit plutôt de ce qui tient lieu de vie dans une petite ville de province française au début des années soixante. Cette ville se nomme Belfort, lieu de naissance de Gerber. Il peut arriver qu'on y achève son existence. Si on est jeune, on rêve de s'en extirper. Il y a Strasbourg pas très loin et surtout Paris où on s'établira un jour, la chance aidant. Pour l'heure, on se berce de culture américaine. Films-cultes ou de série B, chansons qui évoquent un Eldorado mythique, vie rêvée plus attrayante que celle qui s'offre à des jeunes gens que la perspective d'aller mourir en Algérie pour une cause dont ils voient mal les enjeux — ou qui les voient trop — ne séduit vraiment pas.

Belfort décrit à travers le prisme d'un café situé place Corbis, au centre de la ville. Le lecteur verra s'y dérouler une journée, celle du samedi. D'entrée, il est prévenu. «*Le langage est trompeur. On peut avoir passé beaucoup de nuits blanches sans jamais avoir vu la blancheur de la nuit.*» S'il sait lire, il comprendra qu'il est invité à assister à la naissance d'un amour, le vrai, celui qui vous fait naître une seconde fois. Les futurs amoureux se sont à peine parlés. Tout les sépare. Delphine Zinc est la plus belle fille de la ville. Elle adore danser. François Querlier enseigne la philosophie et ne s'est jamais aventuré sur une piste. L'issue de l'aventure appartient à l'imagination dudit lecteur. Mais quand il lit à la fin du roman: «*Querlier songe que le temps passe et que Delphine Zinc s'éloigne de lui*», il souhaite, ce

lecteur, que les choses n'en resteront pas là. Derrière la banalité apparente des choses se terre l'extraordinaire.

Serge est le gérant du café. Son souci en cette journée est celui de se charger de l'inhumation du corps de sa sœur. Il multiplie sans succès les appels. Employé plus que consciencieux, zélé à l'excès, il ne vit que pour ne pas mécontenter les patrons, monsieur et madame Laigle. Lesquels finissent par apparaître, constatant l'absence inhabituelle de Serge, parti régler son problème de cérémonie mortuaire. Ce n'est qu'à la fin de cette journée que ce dernier comprendra que son rêve, celui de s'établir à son compte n'est qu'une lubie de plus.

Pendant cette journée, Walberg, dentiste dont on dit qu'il mène une existence trouble, s'affichant avec de jeunes nymphettes, a une attaque d'origine cardiaque. On craindra qu'il ne décède. Les autres clients, le personnel du café, la ville elle-même, tout un univers recréé à l'aide de la mémoire. Mais la mémoire à laquelle puise le romancier le moins mentalement doué n'est au fond qu'une autre forme de l'imagination. Une imagination chargée de ce pouvoir de suggestion que fournit ce qui se nomme la sensibilité.

Le roman se termine sur cette question que se posent les jeunes gens. «*À une heure aussi avancée, à quoi bon pousser jusqu'aux tavernes de Mulhouse? [...] Ils vont débattre de cette question qu'ils savent mal les enjeux — ou qui les voient trop — ne séduit vraiment pas.*»

Belfort décrit à travers le prisme d'un café situé place Corbis, au centre de la ville. Le lecteur verra s'y dérouler une journée, celle du samedi. D'entrée, il est prévenu. «*Le langage est trompeur. On peut avoir passé beaucoup de nuits blanches sans jamais avoir vu la blancheur de la nuit.*» S'il sait lire, il comprendra qu'il est invité à assister à la naissance d'un amour, le vrai, celui qui vous fait naître une seconde fois. Les futurs amoureux se sont à peine parlés. Tout les sépare. Delphine Zinc est la plus belle fille de la ville. Elle adore danser. François Querlier enseigne la philosophie et ne s'est jamais aventuré sur une piste. L'issue de l'aventure appartient à l'imagination dudit lecteur. Mais quand il lit à la fin du roman: «*Querlier songe que le temps passe et que Delphine Zinc s'éloigne de lui*», il souhaite, ce

Collaborateur
Le Devoir**LE CENTRAL**

Alain Gerber
Fayard
Paris, 2012, 273 pages

POÉSIE

Dans l'œil fragile

HUGUES CORRIVEAU

Chez Hélène Dorion, on trouve la recherche du centre qui indique le sens, le lieu où jouir de la conscience d'être. Terre et eau, en ce livre aussi, convient à la mouvance, «*dans la haute tour du temps*», près «*des vastes lambeaux du temps*», elle s'ouvre à «*l'oreille du temps*», inquiète de ce qui, de l'amour, se perpétue.

Le cœur ici s'affole, tambour où l'amour cogne, où l'inquiétude frappe. Cœur, rouge humanité du sang passant, du sang versé. Hélène Dorion y frémit, y jauge son aptitude au bonheur, aux détresses, conviée qu'elle est par un perpétuel pressentiment de la fébrilité de vivre. Les saisons reflètent les sentiments, concourent aux sensations, les errances aux méditations, en ce recueil concentré autour de l'image oraculaire d'un organe emblématique. «*Et dans l'immense paysage, une vie / où nous ne faisons que vivre*», constate-t-elle, consentante.

En une manière devenue un classique, le paysage, reflet du sentiment, joue ses harmoniques sur «*la haute branche de l'instinct*», alors que le cœur, lui, «*traverse l'épine du temps*». Ce qui est là, devant, c'est une transformation, une fluctuation perpétuelle des sentiments passionnés pour



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Hélène Dorion

l'autre, pour les livres, pour ce qui s'expose et se risque. «*Cœur // ce nulle part entre les jours / où s'immiscient des mots — étrangers qui regardent / par le poème — // est-ce cœur cet espace / tenu fermé comme un rocher*»

Collaborateur
Le Devoir**CŒURS, COMME LIVRES D'AMOUR**

Hélène Dorion
L'Hexagone,
coll. «*L'appel des mots*»
Montréal, 2012, 87 pages

BACH

SUITE DE LA PAGE F 1

dans cette aventure. La rédaction du livre l'a amené à étudier longuement l'œuvre de Bach, qui n'est pas la moindre, celle des musiciens qui l'ont in-

fluencé et celle des enfants de Bach, dont certains ont, en leur temps, éclipsé leur père de leur célébrité. S'il a développé un véritable goût pour le classique, Eric Siblin convient qu'il est revenu à l'écoute de certains morceaux de musique country, rock ou pop. «*J'écoute autant du Bryan Adams que du*

John Adams», dit-il, alliant le rock et la musique classique contemporaine.

Son livre pose d'ailleurs un regard critique sur l'univers guindé, voire snob, des concerts de musique classique. «*Chacun sent qu'il n'a pas le droit de parler; on ne peut s'éclaircir la gorge qu'entre les mouvements, alors que, soit dit en passant, on ne peut même pas applaudir et qu'on doit s'asseoir sur ses mains jusqu'à ce que l'œuvre ait été complètement interprétée*, écrit-il. *Cela n'a pas toujours été si strictement réglementé. Jusqu'à il y a au moins un demi-siècle, le public applaudissait après chaque mouvement. Et pourquoi ne pourrait-on en temps réel lâcher ses bravos et récompenser un solo instrumental flamboyant? À l'époque de Bach, il n'y avait aucune révérence muette de ce genre.*»

Les temps changent cependant, et le monde de la mu-

la grosse femme d'à côté est partie
michel tremblay

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST
MONT-ROYAL
514-523-6389

LIVRES

LA VITRINE



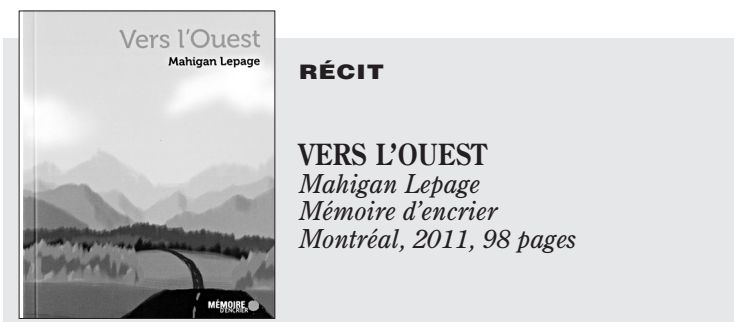
Pamphlet dont le titre résume bien le propos, *Le multiculturalisme est un racisme qui se prend pour un antiracisme* est un objet littéraire non identifié signé Marc Provencher. Combinant une réfutation sérieuse de l'idéologie multiculturaliste canadienne, qualifiée d'«*antiracisme racial*», à un style emporté au ton badin, il propose un long détour par une réflexion sur le fascisme italien pour exposer sa thèse principale selon laquelle «*le déterminisme biologique [...] est une radicale négation de la culture*». Cette dernière, insiste Provencher, ne se transmet pas par le sang ou par l'hérédité; elle s'acquiert. Elle n'est pas un fait de nature, donc de race, mais de civilisation.

«*Le fait d'être mohawk*, écrit par exemple Provencher, est une construction humaine; c'est la version mohawk de l'humanité.» Le sang mohawk, irlandais, québécois ou canadien, cela n'existe pas. «*Spiritualité, langue, culture passent par l'esprit de chaque individu, elles tiennent du devenir et non de la naissance; elles sont toutes acquérables [sic] et transmissibles*», explique l'essayiste.

Le multiculturalisme canadien, s'il reconnaît à juste titre la diversité humaine du pays, pêche en transformant les peuples en races, commettant ainsi l'erreur de s'opposer au racisme tout en tenant «*la diversité humaine pour raciale*». Or, explique Provencher, le premier pas vers le racisme, «*bien avant d'en arriver au délire supplémentaire des races supérieures et inférieures, c'est justement la croyance que les peuples sont des races et que leurs relations sont raciales*». Se définissant comme un «*citoyen de la patrie (et pas nation) québécoise*» et comme un «*citoyen de la fédération (et pas nation) canadienne*», Provencher tient aussi à distinguer la citoyenneté, «*fait politique, juridique, administratif*», de la nationalité, «*fait culturel, spirituel et historique*», et précise qu'«*on peut être canadien-français et ne pas être québécois; on peut être québécois et canadien-français; on peut être québécois et ne pas être canadien-français*». La citoyenneté et l'identité ne doivent pas être confondues, raison pour laquelle Provencher rejette autant le «*nation building*» du Parti libéral du Canada que celui du Bloc québécois et se présente comme un «*patriote antinationnaliste tant à l'échelle du Canada qu'à celle du Québec*».

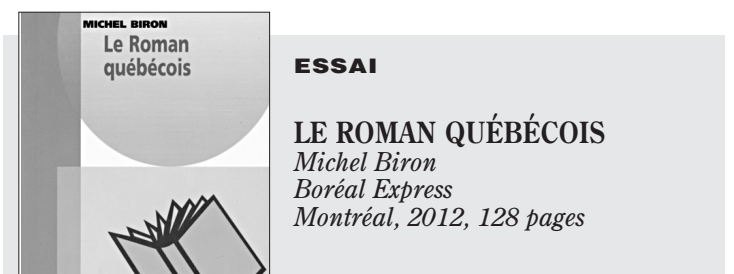
Réflexion échevelée, érudite et souvent drôle, «*où l'on ne cite historiens et philosophes que pour impressionner les filles et appuyer une opinion politique*», avoue l'auteur, cet essai bouillonnant illustre avec fougue, en multipliant les circonvolutions, qu'il ne suffit pas de chanter la diversité pour échapper au piège du racisme. En prônant une sorte de patriotisme civique qui exclut l'identité du champ politique, il fait toutefois l'impasse sur le sort réservé au Québec français, une réalité bien culturelle qui n'a rien de biologique, dans l'ensemble canadien.

Louis Cornélius



C'est un petit livre passé sous le radar. Le court récit initiatique d'un voyage dans l'Ouest canadien, porté par une écriture minimaliste, quasi enfantine, et un débit un peu incantatoire. Si le début de *Vers l'Ouest* fait un peu grincer des dents, tant pointent les maladresses d'une écriture qu'on dirait «*primitive*», c'est un agacement qui s'estompe vite, au fur et à mesure qu'apparaît dans la prose de Mahigan Lepage quelque chose de la simplicité volontaire d'un Samuel Beckett. Et que se précise un réel projet esthétique. Un narrateur «*à la fois fils de révolte et fils de conformisme*» nous raconte une première tentative, à 17 ans, avec 60\$ en poche, d'avalier l'asphalte et les kilomètres jusqu'au Pacifique. Motivé, mais pas prêt, il n'ira cette fois-là pas vraiment plus loin que la gare routière d'Ottawa. «*Je n'étais pas prêt pour tant d'étrangeté, tant d'anglais et d'indien, tant de noir et de rouge, pas prêt pour tant d'Ouest. Je m'accrochais à l'idée de bleu et de fleuve, et cela mes rêves le savaient.*» Mais le grand décrochage aura lieu. Et cette fois jusqu'à Banff, aux frontières du «*Bici*». Poussé par la naïveté et l'énergie d'un insecte qui tente de se déprendre de la toile dont il se croit prisonnier. Réflexion sur la filiation, sur le passage de l'enfance à l'âge adulte, *Vers l'Ouest* transcende le banal et résiste à l'anecdote au moyen de cette voix à la fois grave et naïve qui le porte en entier. La route devient expérience, enjeu, page blanche et souvenir. «*La route est une expérience en soi qui jamais ne lie les territoires qu'elle relie.*»

Christian Desmeules



Le roman écrase, dans le monde littéraire, tous les autres genres, en popularité comme en ventes. Pour cerner le phénomène au Québec, Michel Biron, prof de littérature à McGill, cisele, en une centaine de pages, une histoire analytique du roman québécois. Depuis *L'influence d'un livre de Philippe Aubert de Gaspé fils*, en 1837, considéré comme le premier roman canadien-français, depuis les balbutiements qui oscillent entre le conte et l'histoire, Biron tisse un fil, passe par l'explosion romanesque des années 1960 jusqu'à aujourd'hui. Pour Biron, la «*fiction contemporaine ne cherche plus à opposer la marge au centre comme pouvait le faire le roman des années 1960: elle procède par ajouts, elle s'installe en bordure du monde, partout où il y a des seuils, des zones intermédiaires, des entre-deux, là où les choses commencent et finissent, là où les catégories sociales se croisent et se superposent, là où le personnage fait corps avec ce qui l'entoure pour mieux l'arracher au temps unifié de l'Histoire.*»

C. L.

ROMAN ÉTRANGER

Écrivains en posture de dompteur

GUYLAIN MASSOUTRE

«*Je n'aime pas les encyclopédies*», écrivait Alberto Savinio. Il prouverait pourtant qu'une constante énergie à saisir la culture remue le fond d'une écriture littéraire. Commentateur imprévisible, il traçait de manière personnelle son décor quotidien. Quant aux mots de Jean-Philippe Toussaint, ils ne le cèdent en rien par leur griffe d'impatience.

Dans cette belle collection, *Le sentiment géographique*, inspirée par les rêveries du marcheur Michel Chaillou, Christian Guidicelli réunit des écrivains convaincus que tout, en voyage, ne figure pas dans les guides. Qu'un vagabondage à la première personne permette d'apprivoiser les lointains et les différences, restitue la surprise donnée par des visions neuves, en Allemagne, au Tibet, en Tunisie, en Croatie, en Estonie, en Touraine, comme dans des villes touchées par le tourisme littéraire et par le phénomène humanitaire.

À ces digressions et vocalises, Jean-Noël Schifano, traducteur de grands écrivains italiens, napolitain de cœur, auteur et éditeur chez Gallimard, ajoute *Ville, j'écoute ton cœur*, texte inconnu en français d'Al-

berto Savinio, né de Chirico et mort en 1952. Milan est au cœur de ce livre touffu, qui s'ouvre par une ode à Venise et se termine dans les ruines de Milan, pilonnée par deux mille tonnes de bombes en 1943.

S'il fallait le résumer, ce serait en soulignant quelle idée de l'éducation le parcourt et le justifie. Milan, souillée par la mort et la destruction de la guerre, voit rejaillir le caractère éblouissant de sa culture. Savinio allait donner son texte à l'éditeur lorsque Milan, brutalement, ne fut plus jamais comme avant; demeuraient des pages honorant l'opéra, les monuments, les signes matériels du souvenir et les impressions d'enfance.

Il y a beaucoup d'échos stendhaliens chez Savinio: des détails historiques, mais aussi une longue conversation avec l'amoureux de l'Italie romantique. On y croise également Voltaire et Dante, Conrad et Pétrarque. Le vocabulaire riche, la phrase élégiaque, l'esprit alerte et riche d'associations, tout s'envole comme un opéra de Verdi.

«*L'imagination se met en mouvement*», écrit Savinio, traduit par un écrivain, inspiré par un rideau de brume devant les Préalpes. Symbole, que ce double emballement,

cette ingéniosité foisonnante d'esprits vigoureux, attachés à faire frémir, en ces pages imprimées serrées, les pièces détachées du paysage milanais et la poésie unique d'un lieu jadis familier, désormais hanté comme un théâtre.

L'écriture chaude de Toussaint

L'urgence et l'impatience est un livre scandé par l'impromptu et la délivrance, le galop et l'arrêt du retour sur soi. Pourquoi ce livre? Pour dire, sans presque les nommer, ce qu'ont été une dizaine de romans que Jean-Philippe Toussaint a signés dans une grande foulée.

Patience de l'effort, alchimie du succès. Toussaint raconte les distorsions du temps, les mirages, les fuites et les réticences de l'écriture. Dans ses références bondissantes à la vie errante qu'il a menée, le lecteur se plaît à parcourir le monde, à la fois l'univers de Toussaint et celui de tout un chacun. Des hôtels, des continents, des rencontres, jamais on ne voit l'écriture «*infuser*», comme il le prétend. Les corrections nécessaires, les bifurques, les doutes, tout s'évanouit pour laisser place à la jubilation. Proust et Beckett, maîtres

de Toussaint, se font complices d'un choc qui a lieu, tant par l'incompatibilité de leur verbe, de leur rythme, de leur épaisseur, que par la conversion d'un seul à cette drogue. La littérature est un lieu en soi, moins une cage qu'un affrontement fascinant. De là, tout peut être dompté: «*On pourrait retenir des conversations entre tel et tel de mes hôtels, entre la réception de l'hôtel de Venise et celle de l'hôtel de Shanghai, on noterait des lignes de force, des points communs, des coïncidences asiatiques, des convergences méditerranéennes, un style peut-être se dessinerait, les chambres auraient des motifs récurrents, il y aurait un petit Perron commun à plusieurs livres.*» L'imagination, seule et souveraine, est pérenne. «*Je*» fait un cinéma triomphant.

Collaboratrice
Le Devoir

VILLE, J'ÉCOUTE TON CŒUR

Alberto Savinio
Gallimard
Paris, 2012, 405 pages

L'URGENCE ET LA PATIENCE

Jean-Philippe Toussaint
Minuit
Paris, 2012, 109 pages

BÉDÉ

Thierry Labrosse et son Montréal dans la tourmente

FABIEN DEGLISE

Ça va mal, toujours très mal à Montréal, et on reprend là où on avait laissé: les combats sanglants au square Viger sont terminés, mais les rebelles se sont retirés désormais dans le Vieux avec une poignée d'otages et sont encerclés par les autorités.

Le blocus met la ville sous tension. Un jeune homme va chercher à le déjouer, à ses risques et périls, pour retrouver l'amour de sa vie retenue par les méchants. Et puis, plus loin, des hommes en noir continuent de courir après une drôle de femme, baptisée Gana, dont la valeur semble résider autant dans une plastique délicate que dans d'incroyables pouvoirs de destruction. Nous sommes toujours à Montréal, en 2111, dans une métropole submergée par la montée des eaux, contrôlée indirectement par des intérêts privés — qui se sont appropriés le mont Royal, ô sacrilège — et où les Bâtards de Dieu — les rebelles, quoi! — semblent toujours aussi déterminés à lutter contre les disparités sociales, qui en un siècle n'ont fait qu'empirer. Ouf!

Pas très jojo, l'avenir de la plus grande métropole francophone d'Amérique du Nord? Non, mais c'est comme cela que l'imagine le bédéiste

Thierry Labrosse, qui dans *Descente aux enfers* reprend la construction de son *Ab Irato* (Vents d'Ouest), série d'anticipation qui prend racine dans la ville où il la dessine, quelque part dans un atelier à Outremont, un siècle plus tôt. Le premier tome a été publié en septembre dernier.

Sous la couverture, on retrouve donc les protagonistes de ce drame futuriste rencontrés il y a plus d'un an, mais aussi l'esthétique ravageuse de Labrosse qui aime mettre en relief la sensualité de ses créatures, surtout quand elles sont féminines. L'artiste au coup de crayon assumé y renoue également avec ses grands thèmes de prédilection qui ont façonné le premier épisode de ce récit, tout comme sa série Moréa, avant qu'il ne la cède à d'autres: clivage social, injustice, arrogance des puissants, désespoir des pauvres et lèvres pulpeuses qu'il inscrit dans un autre Montréal où personne ne voudrait vivre demain, tout en ayant beaucoup de plaisir à le lire aujourd'hui.

Le Devoir

AB IRATO
TOME 2: DESCENTE
AUX ENFERS
Thierry Labrosse
Vents d'Ouest
Grenoble, 2012, 56 pages

La neige nous dérobe à l'éphémère
pointe l'infini qui respire à travers ton regard
soudain je vois
ce que l'amour nous apprend de l'amour.
Tandis que tu te penches au centre de l'horizon
pour raviver la lumière qui traverse la tige frêle
je ne demande plus de réponses
je pétris les mots
de mon amour, j'ose casser l'aiguille
du temps qui lacère ma vie.

L'Hexagone
Une compagnie de Quebecor Media
editionshexagone.com

À mes fils et petits-fils

Jésus,
portrait d'un homme

216 pages • 26,95\$ • Religion

75 ans
FIDES

«Ce qui importe, ce n'est pas d'arriver, mais d'aller vers...»

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Christine Angélard

Va vers toi-même
ou l'importance de se remettre en marche

128 pages • 19,95\$ • Spiritualité

75 ans
FIDES

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le désastre économique n'est pas une fatalité



LOUIS CORNELIER

On doit à la rugueuse Margaret Thatcher la dramatique formule selon laquelle il n'y a pas de solution de rechange à l'économie de marché débridée, c'est-à-dire au néolibéralisme. Ce «TINA» (*there is no alternative*) est devenu un mantra un peu partout dans le monde depuis les années 1980. Le Canada et le Québec lui ont offert une certaine résistance, mais les récents budgets Flaherty et Bachand s'y sont soumis avec détermination. Les citoyens qui n'ont pas encore remarqué qu'on assiste présentement, au pays et un peu partout en Occident, à un solide virage à droite devraient se réveiller.

Pourtant, malgré la prétention des idéologues qui adhèrent à la «vérité» thatchérienne, il existe bel et bien des solutions de rechange. Dans *Sortir de l'économie du désastre*, un ouvrage du Réseau pour un discours alternatif sur l'économie coordonné par l'économiste Bernard Elie et l'écrivain militant Claude Vaillancourt, des penseurs contestent le discours économique dominant et «*avancent des propositions contribuant à améliorer la situation économique au profit de tous et de toutes*».

Le néolibéralisme est souvent présenté, autant par ses partisans que par ses opposants, comme une politique prônant un désengagement de l'État au profit du marché. Pourtant, comme le souligne le politologue Philippe Hurteau, au Québec, après «*trois décennies d'imposition de réformes néolibérales, l'État maintient et utilise toujours d'importants leviers interventionnistes et voit sa taille suivre une courbe d'expansion continue*».

Comment expliquer ce paradoxe d'un État néolibéral de plus en plus gros? Par le fait, explique Hurteau, que le mantra du «moins d'État» est mensonger. Le but du néolibéralisme n'est pas tant de réduire l'État que de le transformer. Il s'agit de «*délaisser les missions sociales de l'État afin de le mettre plus directement au service du développement des structures de l'économie de marché*», tout en pratiquant «*une forme de dressage disciplinaire des individus qui impose un type de rationalité propre à l'entreprise privée et à la société marchande*». Il y a toujours autant d'État, donc, plus même, mais ce dernier délègue le souci du bien commun pour répondre aux intérêts des dominants.

Cette transformation, explique Hurteau dans un texte particulièrement lumineux, prend quatre figures. L'État devient «*facilitateur*», c'est-à-dire que son but n'est plus de veiller au bien-être de sa population en régulant l'économie, mais de tout faire pour attirer des investisseurs, comme s'il s'agissait d'une finalité en soi. Comme les politiques sociales nuisent à son caractère concurrentiel dans cette course, il les abandonne de plus en plus. L'État devient aussi «*distributeur*». Au lieu d'organiser et de fournir directement des services, il délègue, par contrats, cette tâche au privé.

L'État, ensuite, impose la logique de la compétition et s'y soumet. Dans la gestion des quelques activités qu'il conserve (santé, éducation), il ne répartit plus les ressources en fonction des besoins de la population, mais en fonction de la performance des établissements. Plus encore, il «*entend éduquer la population à agir de manière concurrentielle*» en

appliquant le principe de l'utilisateur-payeur.

L'État, enfin, se fait sécuritaire. Il réprime plus durement les manifestations d'opposition à sa nouvelle logique et répand un discours selon lequel les résistances à sa transformation relèvent de l'irrationalisme ou de l'immobilisme. Ceux qui s'opposent au Plan Nord, à l'exploitation du gaz de schiste et à l'augmentation des droits de scolarité n'ont pas compris, répète par exemple le gouvernement Charest.

Cette société de marché n'est pourtant pas la seule possible. «*On peut choisir une société cohésive, solidaire*, écrit l'économiste Sylvie Morel, et agir alors en fonction d'une réalité incontournable: l'interdépendance existant, dans toute société, entre les individus qui la composent et les limites que cela impose au niveau [sic] de l'appropriation privée de la richesse collective.»

Morel réfute les arguments de la «*contre-révolution fiscale*» qui a mené plusieurs pays occidentaux, dont le Canada et le Québec, à réduire l'impôt des plus riches depuis 20 ans. La thèse selon laquelle «*trop d'impôt tue l'impôt*» et nuit à la croissance est fautive, écrit-elle. Des enquêtes de l'Institut international d'études sociales concernant les années 2000 à 2007 ne relèvent «*aucune évidence, dans les faits, au niveau international, d'un impact négatif sur la croissance ou l'emploi de l'imposition progressive*». De plus, baisser l'impôt des riches nuit au développement quand l'épargne qui en résulte est dirigée vers les placements spéculatifs plutôt que vers l'investissement productif.

Le discours néolibéral, continue Morel, sombre dans la propagande quand il néglige le fait que l'impôt s'accompagne d'une dépense publique productive de richesse et d'équité sociale. Les Québécois paient plus d'impôt que les Américains, mais ils reçoivent en retour plus de services et de transferts directs, si bien que «*la dépense sociale totale risque d'être moindre au Québec*».

Morel prône donc un «*impôt selon une éthique solidariste*», qui passe par la réintroduction de 10 paliers d'imposition au Québec, un traitement équivalent des revenus de travail et du capital et la fixation d'un revenu maximal au-delà duquel, comme le dit Jean-Luc Mélenchon en France, l'État prend tout.

Le physicien Normand Mousseau, spécialiste des questions énergétiques, analyse pour sa part les enjeux du Plan Nord et critique durement l'actuel modèle québécois des redevances, qui, écrit-il, revient à «*brader des ressources non renouvelables pour quelques emplois*» et risque de coûter plus cher à l'État qu'il ne lui rapportera.

L'ouvrage, très éclairant et mobilisateur, contient aussi des textes de Pierre Beaulne (fiscalité), de Bernard Elie (secteur financier), de Louis Gill (enjeux liés à la dette), de Josée Lamoureux (synthèse), de Michel Lizée (système québécois de retraite), de Ruth Rose (situation économique des femmes) et de Claude Vaillancourt (critique du libre-échange). Il nous dit que le désastre, c'est-à-dire une économie au seul service des possédants, n'est pas obligatoire.

louisco@sympatico.ca

SORTIR DE L'ÉCONOMIE DU DÉSASTRE
AUSTÉRITÉ, INÉGALITÉS, RÉSISTANCES
RÉSEAU POUR UN DISCOURS ALTERNATIF SUR L'ÉCONOMIE
Bernard Elie et Claude Vaillancourt (coordonnateurs)
M éditeur
Ville Mont-Royal, 2012

Le paradoxe Lispector

Une captivante biographie de l'insaisissable romancière brésilienne

MARC WEITZMANN

Entre 1967 et 1973, Clarice Lispector a tenu une chronique régulière dans *O Jornal do Brasil*, l'un des principaux quotidiens de Rio de Janeiro. Y donnait-elle son avis sur la situation, pourtant dramatique, du Brésil? Non. Les lecteurs découvraient sous sa plume des considérations plus étranges. Questions sans réponse — «*Rater sa vie c'est s'en servir ou ne pas s'en servir? Qu'est-ce que je cherche à savoir, exactement?*» —, listes de sentiments «*dont je ne sais pas le nom*» — «*Si je reçois un cadeau donné avec affection par une personne que je n'aime pas, comment s'appelle ce que je ressens?*» —, apostrophes pour personne — «*Je ne peux rien te garantir — je suis la seule preuve de moi — et ainsi je t'explique ce que les autres ne comprennent pas et qui m'envoie à l'hôpital.*»

Les familiers de son œuvre y retrouvaient le mystère et la radicalité de celle qui, une vingtaine d'années plus tôt, s'était fait connaître avec *Près du cœur sauvage* (1944, Des femmes; 1982 pour l'édition française), foudroyant chef-d'œuvre écrit en quelques mois à l'âge de 18 ans et pour lequel elle avait été comparée à Virginia Woolf (qu'elle n'avait jamais lue). «*Je serai brutale et mal faite comme une pierre, je serai légère et vague comme ce que l'on sent et ne comprend, je me dépasserai en ondes, ah, Dieu, et que tout vienne et tombe sur moi, jusqu'à l'incompréhension de moi-même [...], de toute lutte ou repos je me lèverai forte et belle comme un jeune cheval.*» Ainsi s'achevait ce livre, unanimement reconnu, dès sa publication, comme un classique de la littérature lusophone. Quant à l'accueil fait à la personne de l'auteur, ce fut une autre affaire. L'Américain Benjamin Moser, dans la biographie qu'il lui consacre, s'amuse à rappeler le saisissement ébahi des critiques littéraires à l'irruption de Clarice Lispector dans le paysage catholique et réactionnaire du Brésil.

Dans les années 1960 et plus tard, les livres qu'elle publia ne permirent jamais de lever le mystère de sa personnalité. *Le bâtisseur de ruine* (Gallimard, 1970), *Agua Viva, La passion selon G. H.* (Des femmes, 1980 et 1985) semblent au contraire vouloir creuser la distance avec un monde où «*des milliers de gens de bonne volonté copient avec un effort surhumain leur propre visage et l'idée d'existence*». Lire Clarice Lispector, c'est donc se mettre en présence de ce qu'elle nomme «*une désadaptation inquiétamment heureuse*». On pense à Pessoa, à certains contes de Kafka, aux kôan zen. «*Je veux être anonyme et intime*», disait-elle. «*Je veux parler sans parler, si c'est possible.*»

Hors du Brésil, où elle est un monument, le caractère secret de sa vie, doublé d'une réputation d'hermétisme littéraire — pas vraiment justifiée —, a confiné son œuvre dans les marges, en dépit des efforts incessants des éditions Des femmes pour la faire reconnaître.

Un portrait vivant

C'est sur cette existence mystérieuse de l'écrivaine, morte en 1977, que Benjamin Moser pose la lumière crue de l'investigation. Sa biographie, riche de témoignages, livre de Clarice Lispector un portrait vivant, souvent fascinant, ponctué d'anecdotes hautes en couleur ou bizarres, mais presque toujours captivantes. On y apprend tout de son enfance à Recife, dans la région du Nordeste, de ses études de droit, de son emploi de



© HÉRITIERS DE CLARICE LISPECTOR

Clarice Lispector (1920-1977) est considérée comme une des voix de femmes les plus importantes du XX^e siècle.

journaliste à l'Agencia nacional au début des années 1940, et de ses découvertes littéraires (Fedor Dostoïevski, Katherine Mansfield et surtout Hermann Hesse). On y découvre ses équations tragiques. Son goût pour les personnages hors norme — l'écrivain dandy homosexuel Lucio Cardoso fut l'amour de sa vie — contrarié par une alliance conformiste en 1943 avec un diplomate — elle dont la prose insurrectionnelle se dressait contre le mariage. La vie en Italie, puis en Suisse, et les premières dépressions. Le divorce mal vécu en 1959 et les années de solitude, l'angoisse grandissante face au spectacle de la folie qu'elle avait cru son lot et qui s'empara de son fils cadet, les nuits sans dormir perdues à réveiller des amis au téléphone, à fumer et à écrire, la machine sur ses genoux, recopiant des notes prises n'importe où, les journées passées à affronter une réputation d'excentricité grandissante. Et de temps à autre, comme envoyé d'un lieu secret resté libre, un texte.

«*Je veux être anonyme et intime, disait-elle. Je veux parler sans parler, si c'est possible.*»

Moser, qui consacre au début de son livre un nombre de pages considérable à l'histoire de l'Ukraine, jette ainsi sur la vie et l'œuvre de Lispector la sinistre lumière de ce trauma. Il y ajoute, comme pour faire bonne mesure, une dose de judaïsme mystique. A-t-il raison de le faire ou tombe-t-il dans les ornières du sociologisme historique qui croit expliquer lorsqu'il ne fait que ré-

ludie aspirait peu à peu et finalement tua en 1929.

«*Je veux être anonyme et intime, disait-elle. Je veux parler sans parler, si c'est possible.*»

Moser, qui consacre au début de son livre un nombre de pages considérable à l'histoire de l'Ukraine, jette ainsi sur la vie et l'œuvre de Lispector la sinistre lumière de ce trauma. Il y ajoute, comme pour faire bonne mesure, une dose de judaïsme mystique. A-t-il raison de le faire ou tombe-t-il dans les ornières du sociologisme historique qui croit expliquer lorsqu'il ne fait que ré-

duire? Écrire, pour le genre d'écrivain qu'est Clarice Lispector, c'est lutter mot à mot pour comprendre ce que l'on comprenait si bien avant de chercher à le dire. Toute explication détruit l'ombre qu'elle s'est choisie.

Le Monde

POURQUOI CE MONDE
CLARICE LISPECTOR, UNE BIOGRAPHIE
Benjamin Moser
Traduit de l'anglais par Camille Chaplain
Éditions Des femmes — Antoinette Fouque
Paris, 2012, 440 pages



Olivieri
librairie • bistro

Au cœur de la littérature

Vendredi 4 mai
à 19 h 00

Une causerie animée par
Marie-Pascale Huglo

Une présentation du
CRILCQ avec le soutien du
Conseil des arts du Canada

IMAGES HORS-CHAMP :
LA FABRIQUE
CINÉMATOGRAPHIQUE DE LA
LITTÉRATURE

Une causerie sur la spécificité de la littérature contemporaine amenée à se (re)définir dans un milieu culturel dominé par les médias de l'image.

Avec
ÉLISE TURCOTTE
Auteure de littérature jeunesse, de romans, de nouvelles et de poésie, son roman le plus récent, *Guyana* (Leméac, 2011), a reçu le Grand Prix du livre de Montréal.

ALAIN FARAH
Auteur d'articles scientifiques, il a publié au Quartanier un recueil de poésie et un roman, *Matamore no. 29* (2008), réédité en France chez Léo Scheer.

DAVID LEBLANC
Il a traduit quelques textes pour la revue *Liberté* et a publié deux recueils de récits au Quartanier dont *Mon nom est Personne* (2010), finaliste au Prix littéraire des collégiens.

Entrée libre
Réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges